

## *Grass (l'Exode )*

Kevin Brownlow, Alexa Gutowski

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Brownlow Kevin, Gutowski Alexa. *Grass (l'Exode )*. In: 1895, revue d'histoire du cinéma, numéro hors-série, 1996. Exotica. L'attraction des lointains. pp. 84-99;

doi : <https://doi.org/10.3406/1895.1996.1158>

[https://www.persee.fr/doc/1895\\_0769-0959\\_1996\\_hos\\_1\\_1\\_1158](https://www.persee.fr/doc/1895_0769-0959_1996_hos_1_1_1158)

---

Fichier pdf généré le 07/11/2019



Coll. Nederlands FilmMuseum.

## GRASS (L'EXODE)\*

par Kevin Brownlow

Si les salles de conférences n'avaient pas constitué un débouché assuré pour les films d'expédition, Merian C. Cooper et Ernest B. Schoedsack n'auraient peut-être pas formé une équipe, *Grass*, *Chang* et *Rango* n'auraient pas été tournés et l'industrie cinématographique aurait été privée de *King Kong*, son légendaire succès au box office.

C'est le capitaine Edward Salisbury, explorateur et pionnier du film d'expédition qui les fit travailler ensemble pour la première fois. Salisbury était un défenseur de l'environnement dans la lignée de Roosevelt: «Pendant trois ans, il travailla à constituer une cinémathèque où l'on pourrait trouver tout ce qui se rattache à l'histoire naturelle de l'Amérique du Nord»<sup>1</sup>. En 1915, il embarquait sur le *Wisdom II* en partance pour l'Amérique centrale et l'Amérique du Sud, au sein d'une expédition dirigée par Rex Beach. Son cameraman réussit à filmer les Indiens pygmées de San Blas qui n'avaient jamais été photographiés auparavant. En septembre 1917, Salisbury prétend avoir filmé à Pékin une insurrection en Prizmacolor. Un documentaire de 1923, *Black Shadows of the South Seas*, rend compte d'un voyage qu'il aurait fait dans les mers du Sud.

S'apprêtant à embarquer pour une autre expédition, le capitaine Salisbury engagea un jeune journaliste, Merian C. Cooper. Celui-ci, né en Floride en 1894, avait servi dans l'armée de Pershing à la frontière mexicaine et participé à la bataille de St. Mihiel (il était pilote). Son avion abattu au-dessus de l'Argonne, il fut capturé par les Allemands. Après guerre, il se rendit en Pologne avec la U.S. Food Administration, dirigée par Herbert Hoover. Au plus fort de l'intervention alliée, il forma, avec le commandant Cedric Fauntleroy, l'escadron Kosciusko pour combattre les bolcheviks. Abattu une

---

\* Traduit de *The War, the West and the Wilderness*, Secker & Warbug, Londres, 1978, p. 515-529.

1. *Moving Picture World*, 6 mars 1915, p. 1642.

fois encore, cette fois par la cavalerie de Budënyy, il tomba aux mains de l'Armée Rouge. Condamné à mort, il réussit une évasion épique et rentra aux États-Unis.

Cooper avait été marqué par le livre de Theodore Roosevelt, *Through the Brazilian Wilderness*<sup>2</sup>, et avait retenu son message : « Si vous voulez devenir explorateur, commencez jeune ». Déterminé à suivre ce conseil, Cooper passa ses soirées à travailler à l'American Geographical Society. « Je suis devenu un bon cartographe. J'ai appris les techniques de survie et aussi qu'il fallait de l'argent pour être explorateur. Je n'en avais pas. On cherchait un marin qui sache écrire, et c'est ainsi que j'ai rejoint à Singapour un grand voilier, le *Wisdom II* »<sup>3</sup>.

Le but du voyage était de visiter des endroits peu connus, de collecter du matériel pour un livre (*The Sea Gipsy*, d'Edward A. Salisbury et Merian C. Cooper)<sup>4</sup> ainsi que pour des articles, et de réaliser des films. Malheureusement, le bateau fut pris dans un typhon : le cameraman américain, choqué par l'épreuve, quitta le navire à Colombo, sur l'île de Ceylan. Cooper saisit l'opportunité et contacta un vieil ami, Ernest B. Schoedsack.

Schoedsack avait rencontré Cooper sur un quai de gare à Vienne : ils avaient voyagé ensemble jusqu'à Varsovie. Schoedsack avait filmé l'intervention polonaise ainsi que la guerre greco-turque de 1921-1922, expérience qui éveilla sa fascination pour le Proche-Orient. De retour à Paris, il trouva le message de Cooper et rejoignit l'expédition à Djibouti.

Quand le capitaine Salisbury tomba malade, Cooper et Schoedsack réalisèrent leur premier film ensemble, à Addis Abeba, avec l'aide du Ras Tafari (connu plus tard sous le nom de Haile Selassie). La pellicule aurait été détruite lors de l'incendie du *Wisdom II* provoqué par un ouvrier négligent, alors que le navire était en cale sèche pour réparation. Cependant, le film intitulé *The Golden Prince* sortit sous forme de court-métrage.

Durant une violente tempête, le *Wisdom II* perdit sa quille et l'équipage faillit périr : cet événement marqua la fin de l'expédition.

---

2. Il s'agit du président des États-Unis (1901-1907) qui entreprit un voyage autour du monde en 1908-1910 [N.d.T.]

3. D'après des entretiens et des lettres de Merian Cooper et Ernest Schoedsack. Pour plus de détails sur les aventures extraordinaires de ces deux hommes, voir Orville Goldner et George E. Turner, *The Making of King Kong*, A.S. Barnes, New York, 1975.

4. Edward A. Salisbury et Merian C. Cooper, *The Sea Gipsy*, G.P. Putnam's Sons, New York, 1924.

Cooper et Schoedsack, convaincus d'avoir mieux à faire que de réaliser de simples comptes rendus filmés de leurs voyages, élaborèrent un projet de long métrage. Le thème en serait la lutte de l'homme contre une nature hostile, comme dans *Nanouk l'esquimau* (Robert Flaherty, 1922), dont ils avaient entendu parler, mais qu'ils n'avaient pas encore vu. Alors que le bateau endommagé rentrait au port, l'idée de Grass prit forme : il s'agissait de filmer la migration annuelle d'une tribu nomade d'Asie luttant pour sa survie. Cooper et Schoedsack décidèrent de s'intéresser aux Kurdes, pour le pittoresque de leurs costumes et de leurs coutumes mais aussi pour la beauté des paysages du Kurdistan.

Cooper partit pour New York où il emprunta cinq mille dollars à son père et à son frère. Schoedsack rentra à Paris. Il apporta, à titre de contribution, une caméra Debie. Cooper rejoignit Schoedsack à Paris accompagné de Marguerite Harrison, qui avait elle aussi investi cinq mille dollars dans le projet. Cooper l'avait rencontrée à Varsovie. « Elle était censée être correspondant de guerre pour le *Sun* de Baltimore, mais c'était en fait un espion professionnel, le seul que j'ai jamais connu. Elle fut emprisonnée par deux fois en Russie et elle me sauva la vie, alors que j'étais prisonnier, en m'envoyant de la nourriture, des couvertures et des livres ». La présence d'une femme dans l'expédition ne plaisait pas aux deux hommes — la situation est d'ailleurs parodiée dans *King Kong* — mais le besoin d'argent de Cooper l'emporta sur sa misogynie. Pour justifier sa présence aux yeux du public, elle serait la seule des trois à apparaître à l'écran. (Marguerite Harrison écrira plus tard un livre, *There's Always Tomorrow*, qui raconte l'expédition où l'on trouve une description amusante de Schoedsack et de Cooper). Le trio partit pour la Turquie, d'où il traverserait l'Anatolie pour rejoindre le Turkestan.

Les Turcs, sous le commandement de Kemal Ataturk, avaient repoussé les envahisseurs allemands et français hors d'Anatolie et venaient de mettre fin à l'occupation alliée de Constantinople. Ils étaient extrêmement méfiants à l'égard de tous les étrangers. « Je pense aujourd'hui, écrivait Schoedsack dans son compte rendu du voyage, que les Turcs nous prenaient pour des espions anglais essayant de traverser la Turquie pour voir des Arméniens mourir de faim ou pour activer les troubles au Kurdistan. Qu'elle qu'en soit la raison, les Turcs bloquèrent l'obtention des laissez-passer qui devaient nous permettre de voyager dans l'Est du pays, ce qui nous obligea à attendre dans la vieille ville d'Angora [Ankara], la nouvelle capitale ».

Les atermoiements des autorités durèrent plusieurs semaines, les officiels comptant sur le découragement des deux voyageurs. Ceux-ci réussirent finalement à gagner l'Anatolie, voyageant alternativement en train et à cheval.

« Comme nous n'avions rien d'autre à faire et que nous ne savions pas si nous pourrions filmer quelque chose de mieux, nous prîmes quelques images documentaires, dont quelques-unes figurent dans le film. Il nous est aussi arrivé de tourner pour les actualités lorsque nous pouvions réutiliser les plans. C'était uniquement dans le but de subvenir à nos besoins d'argent, mais bien sûr ce n'était pas ce pourquoi nous étions venus. Nous savions que nous étions en train de gaspiller notre précieuse pellicule et notre capital. Et j'avais toutes les raisons de croire que nous étions suivis par la police secrète, qui voulait s'assurer que nous ne bifurquions pas vers l'Est, à travers l'Arménie et le Kurdistan ».

Ayant entendu parler d'une tribu de bergers nomades — les Uruks — qui vivaient dans le Taurus, vers l'Ouest, ils partirent à leur recherche.

Un matin, alors qu'ils franchissaient un col, ils rencontrèrent deux chasseurs de bouquetins qui les invitèrent dans leur village, dans les hauteurs du Taurus. Les troupes françaises, qu'ils avaient combattues et vaincues dans leurs vallées quelques années auparavant, étaient les derniers étrangers que ces paysans avaient vus. Cependant, ils n'auraient pu être plus hospitaliers. Schoedsack réalisa une séquence où un chasseur, camouflé derrière un bouclier, tue un bouquetin. Cette scène figure dans le film. En revanche, l'existence de la tribu Uruk se révéla être une légende.

Un de leurs raids dans les montagnes faillit mettre fin à l'expédition. Cooper et Schoedsack, accompagnés d'un guide local qui menait le cheval portant l'équipement cinématographique, furent pris dans une tempête de neige. « Je n'avais jamais vu et je n'ai jamais revu depuis d'aussi fortes chutes de neige, rapporta Schoedsack par la suite. Très rapidement, celle-ci m'arriva à la taille et encore plus haut pour Cooper. Notre guide perdit totalement courage et se mit à implorer Allah. Qui sait si ce n'est pas ce qui nous sauva, après tout. Étant plus grand que Cooper, je passai devant et dégageai la neige à coups de pied de façon à créer une sorte de couloir, qu'il suivait en traînant le guide et le cheval. La progression était très difficile. Le seul moyen de continuer à avancer était de se fixer comme but l'arbre le plus proche et de l'atteindre. Une fois parvenus là, nous fixions un nouvel arbre et progressions ainsi. Nous savions que s'arrêter pour se reposer signifierait mourir de froid ».

À la tombée de la nuit, la neige céda. Précipités par l'avalanche dans un cours d'eau glacée, ils trouvèrent beaucoup plus facile de continuer dans l'eau peu profonde, en dépit des blocs de glace qui descendaient le courant et les faisaient fréquemment tomber. Le cours d'eau les guida jusqu'à un caravansérail où ils trouvèrent refuge. Quelques années après, Cooper déclara que Schoedsack lui avait sauvé la vie: «C'est aussi à moi-même que je rendais ce petit service», répliqua Schoedsack.

La neige fondit quelques jours plus tard et le petit groupe se remit en route. Ils franchirent la frontière de la Syrie, alors occupée par les Français, mais la seule tribu nomade qu'ils purent trouver était une tribu de bédouins. Ils rêvaient toujours de tourner au Kurdistan: ils louèrent une Ford modèle T à Alep et roulèrent à travers le désert jusqu'à Bagdad. Tandis que Cooper prenait en charge les négociations diplomatiques, Schoedsack se rendit au nord pour se renseigner sur la situation au Kurdistan. Les fréquentes échauffourées à la frontière dont il entendit parler le dissuadèrent de persévérer.

Cooper, pendant ce temps, s'était lié d'amitié avec un haut fonctionnaire anglais, Sir Arnold Wilson, qui lui parla de la tribu Bakhtiar dans le sud de la Perse. Wilson avait été haut commissaire chargé des affaires mésopotamiennes et était président du conseil d'administration de la Compagnie pétrolière anglo-perse. Les terres pétrolifères appartenaient aux khans, qui percevaient des dividendes sur les profits de la Compagnie pétrolière. Ils étaient donc extrêmement riches.

Cooper, Schoedsack et Harrison furent invités à se rendre à Shustar, capitale de l'Arabistan, pour rencontrer les khans et leur exposer leur requête — si toutefois la Ford pouvait résister aux vieilles pistes prévues pour les charrettes et les transporter jusque là. Les khans étaient représentés par Rahim Khan, qui avait fait ses études à l'American University de Beyrouth. Il les présenta à son oncle qui fut extrêmement amusé par l'idée que deux étrangers puissent accompagner l'une de ses tribus dans sa migration.

Maintenant que l'autorisation allait être obtenue, Cooper était partagé. Avant d'arriver à Shustar, il avait lu une description des Bakhtiar dans un livre du XIX<sup>e</sup> siècle de Sir Austen Henry Layard, intitulé *Early Adventures (Premières Aventures)*: «Les Bakhtiar ont la plus mauvaise réputation de toute la Perse. Ils sont considérés comme une race de bandits, perfides, cruels et assoiffés de sang... On m'a prévenu maintes fois que je courrai le plus grand danger à me jeter délibérément entre leurs mains, et que si j'avais quelque

chance de pénétrer dans leurs montagnes, celles d'en revenir étaient extrêmement minces»<sup>5</sup>.

Un interprète du nom de Mahomet, un muletier, ses deux aides, et un serviteur pour Marguerite Harrison accompagnaient les cinéastes. La petite expédition avait déjà dépensé la plus grande partie de son argent et utilisé une bonne partie de la pellicule — il y avait peu de plans à garder. Les Bakhtiar étaient sur le point de partir pour leur migration annuelle, emmenant tous leurs troupeaux — leur unique moyen de subsistance —, passer l'été dans les frais pâturages des montagnes. Prudemment, les deux hommes avaient renoncé à emporter leurs armes.

«Nous dormions à même le sol, rapporta Schoedsack. Nous mangions la nourriture qu'ils nous donnaient — nous n'avions pas emporté de vivres — et c'était très bon. Ils nous en apportaient tous les soirs. Nous nous étendions sur nos sacs de couchage et ils nous donnaient de l'orge, qu'ils stockaient dans des sacs en peau de chèvre; de temps en temps, il y avait du shish kebab et toujours quantité de yogurt. Manger de ce truc en grande quantité fait systématiquement dormir. Ils nous nourrissaient les premiers, puis les hommes mangeaient, ensuite ils donnaient à manger aux chiens. Les femmes prenaient ce qui restait.»

La grande marche commença le 17 avril 1924. Le journal de Cooper recense au moins cinquante mille personnes et un demi-million d'animaux en mouvement. «Les Bakhtiar dans leurs déplacement à travers les montagnes se dirigent en cinq grands groupes. Il y a cinq façons de franchir les montagnes. Nous empruntons avec cinq mille personnes le trajet le plus difficile. Tout le monde ne part pas ensemble, mais converge de différents endroits et le groupe se forme au fur et à mesure de sa progression, jusqu'à ce qu'ils se retrouvent tous dans une grande vallée de montagne fort reculée»<sup>6</sup>.

En général, ils levaient le camp entre minuit et deux heures du matin. Une des scènes spectaculaires que Schoedsack ne pouvait filmer puisqu'elle se déroulait chaque fois dans l'obscurité, consistait à hisser uniquement à bras d'hommes les animaux en haut de falaises vertigineuses.

Mais aucun réalisateur n'aurait pu rêver de scène plus stupéfiante que la traversée du fleuve Karun. Schoedsack partit devant avec son équipement pour faire une longue prise de vues de la

---

5. Cité par Merian C. Cooper dans *Grass*, G.P. Putnam's Sons, New York, 1925, p. 151.

6. *Ibid.* p. 211.



rivière avant la traversée. Il laissa une note à Cooper: «Coop! Je ne devrais pas le dire avant de commencer le tournage, mais c'est pour cette scène que nous avons voyagé pendant des mois. Mieux vaut être prêt demain avant le lever du soleil. Nous y voilà!»

Cooper écrit dans son journal: «Imaginez un fleuve large de 400 mètres. La fonte des neiges d'une centaine de montagnes en grossit les eaux en un torrent tumultueux. Le fleuve est glacé. Il est rempli de tourbillons, de courants contraires, de rapides. Il descend à toute allure au travers des gorges, ses rives sont déchiquetées; et il n'y a ni pont ni bateau. Voilà le problème. D'un côté du fleuve, cinq mille personnes avec tous les biens qu'ils possèdent au monde et environ cinquante mille animaux. C'est le printemps et les troupeaux ont un certain nombre de petits. La première fois que j'empruntais le chemin rocailleux de la rivière pour rejoindre Schoedsack, je fus stupéfait de la violence du courant et du caractère accidenté du rivage; je faillis dire que c'était irréalisable. Cela aurait donné des sueurs froides à un général d'armée. Mais je savais que cela pouvait et allait être fait. Pendant des siècles, les tribus avaient traversé ce fleuve deux fois par an. Mais, comment?»<sup>7</sup>

La traversée s'effectuait à l'aide de sacs en peau de chèvre gonflés et fixés à une rangée de bâtons. Un lourd tapis était posé dessus de façon à former un radeau. Les chances de survie de la frêle embarcation étaient bonnes, le point de traversée ayant été choisi avec précision. Le Karun formait un coude à cet endroit, de sorte que les animaux poussés dans l'eau étaient emportés par le courant pour échouer plus bas, sur la rive opposée. Les femmes, les enfants et les animaux nouveau-nés traversaient sur les radeaux. Les troupeaux traversaient à la nage — escortés par les hommes qui se servaient des sacs en peau de chèvre comme flotteurs.

«Il faut garder à l'esprit que le torrent est froid, très froid, glacial, écrivit Cooper. Je défie le nageur le plus émérite de plonger dans un tel courant, d'obliger dans l'eau un bœuf à traverser en le tirant par les cornes, puis de traverser en sens inverse et de recommencer encore et encore tout au long de la journée. C'était un véritable spectacle. Pendant cinq jours, Schoedsack et moi, courant ça et là avec nos caméras, assistions à la scène la plus extraordinaire qu'il nous ait été donné de voir»<sup>8</sup>.

Le moment le plus angoissant du film est une scène où des mou-

---

7. *Ibid.* p. 219.

8. *Ibid.* p. 225-33.

tons se noient, engloutis par un tourbillon, sous l'œil imperturbable de la caméra. « Il y avait un gros tourbillon, dit Schoedsack. Presque tout ce qui était englouti remontait à la surface. Quelques centaines d'animaux furent perdus et deux hommes se noyèrent.

Quelques plans donnent l'impression que la caméra était montée sur un radeau, mais Schoedsack dit que tout fut filmé de la berge. Quelquefois, l'objectif à longue focale (150 mm) capte les hommes de la tribu se débattant furieusement et poussant leur cri tribal: « Yo Ali! »

Cooper écrit: « Il y a une chose dont je me souviendrai toujours. Les chevaux, les moutons, les vaches et les singes étaient capables de nager. Seules les chèvres ne savaient pas. Les chèvres sont les seuls animaux adultes à n'avoir pas traversé le fleuve à la nage mais, comme les femmes et les enfants, grâce aux radeaux. Nous-mêmes avons traversé comme des chèvres »<sup>9</sup>.

Comme les tribus atteignaient les hauts plateaux, la chaleur devenait moins forte et les marches se faisaient plus longues. Quand il pleuvait, les tribus s'arrêtaient pour abriter leurs provisions de grains. « On était tellement fatigué, dit Schoedsack, qu'on s'allongeait là, sous la pluie battante. C'était merveilleux! »

L'équipement, porté par des ânes, consistait en deux paniers de fibre: l'un contenait la pellicule et l'appareil photo, l'autre les deux Debie. L'équipement personnel comprenait une gamelle, une serviette, une couverture, un rasoir mécanique, des chaussettes et des sous-vêtements de rechange. Un petit sac de linge leur tenait lieu d'oreiller. Il contenait leur smoking dont ils auraient peut-être besoin à Téhéran.

Les deux hommes se souvenaient que quelle que soit l'heure à laquelle ils devaient se lever, et c'était souvent à deux heures du matin, ils se réveillaient frais et dispos, sans les sensations désagréables des réveils matinaux en ville. « L'eau était tellement froide, dit Schoedsack, qu'elle gelait dès qu'elle touchait les rochers. À chaque fois, ils me regardaient me baigner. Ils donnèrent même mon nom à un rocher. »

Margaret Harrison, qui avait sa propre tente, servait de docteur à la tribu. Elle faisait des pansements et dispensait des médicaments en cas de maladie. Elle sauva la vie d'un petit garçon en le forçant à boire une solution saturée de sel. Une sangsue était restée collée au fond de sa gorge après qu'il eût bu dans un ruisseau.

Il fallait apprendre aux membres de la tribu à ne pas regarder la

---

9. *Ibid.* p. 239.

caméra. D'ailleurs, une des rares phrases de perse qu'ils avaient apprises était: «Ne regardez pas la caméra». Mais comme personne ne comprenait le sens du mot caméra, la phrase devint: «Ne me regardez pas». Schoedsack ne pouvait développer que les photos 13 x 18 cm qu'il avait prises en chemin. Il utilisait des bacs à développement remplis d'eau glacée et boueuse. Il plongeait sous une couverture et émergeait avec des portraits des membres de la tribu. Au début, ils avaient du mal à se reconnaître en deux dimensions. «Ils étaient ensuite très énervés de ne voir sur les photos que leur tête et leurs épaules.»

Cooper écrivait dans son journal, le 12 mai 1924: «La façon dont ils vont procéder à partir de maintenant me dépasse complètement. Nous y avons réfléchi, Schoedsack et moi, pendant un quart d'heure. Devant nous, sur notre route, se dresse une abrupte paroi rocheuse de 600 mètres. Et quand je dis abrupte, je veux dire verticale. Les tribus qui campent à ses pieds comptent la franchir demain. Et dire que tous, femmes, enfants, vaches surchargées et ânes vont franchir cette paroi!»<sup>10</sup>

Les tribus commencèrent à grimper. Quand une personne ou un animal s'arrêtait, le convoi entier devait stopper: il n'y avait aucune place pour dépasser. Cooper et Schoedsack devaient malgré tout avancer pour filmer l'ascension. Cooper tira l'âne portant la caméra hors de la piste qui montait en lacets, et le força à grimper presque en ligne droite. L'âne tomba et dévala la pente caillouteuse; et l'équipement cinématographique avec. Les deux hommes se cramponnèrent violemment à lui, l'empêchèrent de continuer à tomber, puis le déchargèrent de l'équipement et lui firent regagner la piste.

«Schoedsack chargea alors la caméra sur son dos et je pris le tré-pied sur mes épaules; nous nous mîmes à escalader la paroi, grim-pant régulièrement et le plus vite possible au milieu des chèvres. En dessous, les longues files d'homoncules qui montaient péniblement la piste zigzagante semblaient ne pas avancer du tout.

Schoedsack et Cooper filmèrent l'ascension pendant quatre ou cinq heures, confrontés à la brume, aux nuages et aux difficultés de positionnement de la caméra.

«Alors que nous arrivions au sommet de la montagne», écrit Cooper, «nous avons stoppé net, médusés. Là devant nous, soixante kilomètres plus loin environ, surplombant comme un géant le paysage accidenté, se tenait une rangée de glaciers! C'était le monarque

---

10. *Ibid.* p. 304.

le plus majestueux de cette partie des montagnes du sud de la Perse — la barrière la plus redoutable de tout le trajet vers les pâturages : Zardeh Kuh ! »<sup>11</sup>

Margaret Harrison attrapa la malaria. Haidar Khan (le chef de la tribu) arrêta le convoi jusqu'à sa guérison. Dès l'annonce de sa maladie, tous les Baba Ahmedi khans lui apportèrent les pilules de quinine qu'ils avaient gardés sur les doses qu'elle leur avait distribuées.

Haidar Khan et ses volontaires rendirent possible la traversée du Zardeh Kuh en creusant dans la neige une piste sinueuse. Cooper et Schoedsack les accompagnèrent pour photographier l'opération et leur prêter main forte. Ils furent stupéfaits de voir Haidar et ses hommes enlever leurs chaussures. Ces chaussures en coton avaient des semelles de chiffons pressés qui se désagrégeaient lorsqu'elles étaient mouillées. Les hommes travaillèrent pendant des heures par un vent incessant. Jambes nues et sans manteaux épais, ils ne portaient que de fins vêtements de coton. Le reste de la tribu marchait derrière eux. Certaines femmes aussi allaient sans chaussures, et leurs pieds blessés laissaient des traces de sang dans la neige.

Pour éviter de retarder la marche, Cooper sortit de la piste et gravit le flanc de la montagne. « Mahomet et moi étions juchés en toute sécurité au bord de la piste, nos pieds pendant au-dessus, mais Schoedsack dut installer sa caméra bien au-delà. Il le fit avec beaucoup de sang-froid, enfonçant profondément les extrémités du trépied dans la neige. Une fois, il glissa et je pensai à son cri que tout était fini. Mais le poids de l'appareil le sauva. Les extrémités en acier du trépied qui s'enfoncèrent profondément dans la neige lui donnèrent la seconde nécessaire pour retrouver son équilibre et se rétablir. »

Les deux hommes portaient encore les vêtements légers qu'ils avaient prévus pour les pays chauds. Néanmoins, ils choisirent, après le premier jour de l'ascension, de passer la nuit au sommet de la montagne. Comme ils n'avaient pas de vivres avec eux, ils volèrent les mangeoires de leurs ânes et dévorèrent l'orge froid et dur. Ils creusèrent un trou dans la neige et attendirent l'aube. « Nous avons failli mourir de froid, dit Cooper. Nous nous sommes dits alors que nous allions probablement y rester, mais qu'il fallait quand même faire ce foutu film. »

Ils filmèrent l'ascension pendant trois jours, grim pant chaque matin vers un nouveau point de vue puis redescendant au campe-

---

11. *Ibid.* p. 317.

ment au pied de la montagne. Ils saisirent une des scènes les plus épiques de l'histoire du documentaire. Elle faisait référence à un tableau représentant Napoléon franchissant les Alpes que Cooper avait vu à Paris. Prise depuis une montagne adjacente, ce plan montre les tribus comme une procession de mouches plaquées contre le mur de neige en un gigantesque zigzag (Figs).

Quand ils franchirent le sommet et amorcèrent la descente, ils passèrent devant des animaux morts gisant dans la neige.

«Les vieux, les jeunes et les plus faibles étaient maintenus sur le dos des ânes et des vaches. La horde aux habits de coton, pieds et jambes gelés, descendait la montagne tant bien que mal, riant, criant, pleurant, trébuchant et tombant. Enfin, la neige et la montagne prirent fin. Nous débouchâmes au sortir d'une gorge sur un espace ouvert. Là, devant nous, des vallées verdoyantes s'étendaient à perte de vue sous un soleil radieux, traversées par des ruisseaux aux reflets d'argent qui nourrissaient l'herbe jeune et luxuriante. Voici la récompense de cette lutte courageuse. Voici la terre promise. De l'herbe. L'herbe et la vie!»<sup>12</sup>

Schoedsack avait bien fait de conserver de la pellicule; il lui en restait 25 mètres pour bâtir une fin au film.

En dépit du sentiment d'avoir atteint leur but, les deux hommes réalisaient que le film était loin d'être fini. Avec Margaret Harrison, ils arrêtèrent un plan. Cooper rentrerait et tenterait de trouver encore de l'argent, puis rejoindrait Schoedsack pour la migration d'automne. La lumière serait différente et les conditions plus propices: sachant exactement ce qui les attendait, ils pourraient revenir sur ce qu'ils avaient manqué à l'aller. Schoedsack resterait en Perse, se procurerait de la pellicule et retournerait passer l'été auprès des Baba Ahmedi. Il photographierait la famille de Haidar, ses deux femmes et son fils Lufta, qui était devenu le chef de la tribu depuis peu, et leur vie entre les migrations. Schoedsack et Cooper prendraient cette famille comme sujet principal du voyage de retour. Ils espéraient ainsi en faire un long-métrage, possédant une véritable dimension humaine, du spectacle et de l'action et les ingrédients essentiels d'une production Cooper et Schoedsack: un commencement, un développement et une fin.

«Je regretterais jusqu'à la fin de mes jours, dit Cooper, que nous n'ayions pu retourner sur les lieux et finir *Grass*. Mais jusqu'à sa sortie, nous n'avons pu trouver d'argent.»

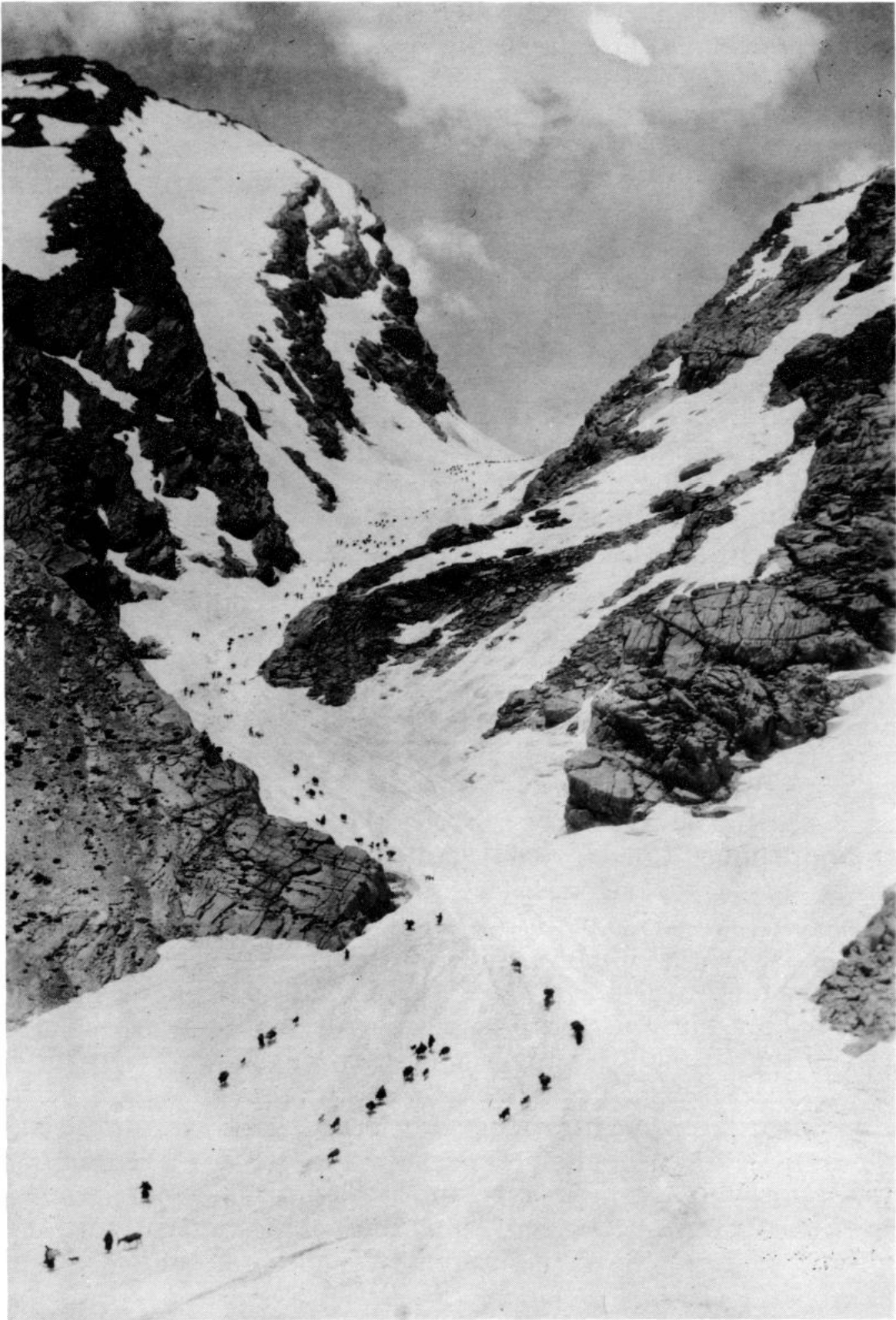
La littérature et le tourisme ont rendu hommage au Paris roman-

---

12. *Ibid.* p. 318.

Illustration non autorisée à la diffusion

**Copie d'après Joseph-Pierre Bagetti.  
Passage du Grand Saint-Bernard par l'armée française le 18 mai 1800.  
Aquarelle sur papier couleur (0,75 × 1,05).  
Photo RMN, Musée du château de Versailles.**



*Grass.*  
Coll. K. Brownlow.

tique des années Vingt, dont Hemingway, Miller et Joyce se sont faits l'écho. Cooper et Schoedsack y louèrent *extra-muros*, dans un quartier marocain, la chambre la moins chère qu'ils purent trouver. Ils engagèrent deux filles d'un petit laboratoire et commencèrent à développer le film. « Nous ne pouvions tout ramener chez nous, dit Schoedsack. Nous avons donc dû nous défaire d'une partie du matériel. Nous ne pouvions payer les frais de douane. »

Cooper écrivit des articles pour des magazines, Schoedsack vendit beaucoup de photos et ils purent louer à New York un endroit pour monter. « Ce qui rendait le montage difficile, rapporta Cooper, était de savoir que nous n'avions qu'une moitié de film. Mais nous l'avons quand même monté. Nous y avons mis des intertitres médiocres, puis engagé un collaborateur de Hearst, H.P. Carver<sup>13</sup> et son fils Richard pour vendre *Grass* comme un film éducatif. »

Pour soutenir l'entreprise Cooper et Schoedsack pendant cette période difficile, Schoedsack rejoignit une expédition de la New York Zoological Society, dirigée par William Beebe, en partance pour la mer des Sargasses et les îles Galapagos. Parmi les membres de l'expédition figurait Ruth Rose qu'il devait épouser par la suite.

Pendant ce temps, Cooper avait trouvé un éditeur pour son journal qui devait être illustré par les photos de Schoedsack. L'éditeur George Putnam lui avait trouvé un agent qui organisa pour lui une tournée de projections-conférences dans les universités et les collèges, principalement dans le Midwest. Putnam obtint aussi une émission de plusieurs heures à la radio, sponsorisée par la Goodyear Tire and Rubber Company qui leur alloua la somme inespérée de mille dollars. Cooper répartit ce revenu en parts égales entre les trois partenaires de l'expédition, Schoedsack, Harrison et lui-même.

Jesse Lasky vit le film lors d'une soirée privée et proposa de le lancer. La Paramount l'acheta le 29 janvier 1925. Lorsque les producteurs s'aperçurent que parmi les nombreuses séquences du film, il n'y avait aucun plan des réalisateurs, ils envoyèrent chercher des chemises légères à l'étage des costumes, et les premiers plans du film furent tournés devant un rocher derrière les studios Astoria de la Paramount. Conformément aux prescriptions de la Paramount, Terry Ramsaye retravailla sur le montage du film. Le département des ventes organisa un lancement en dix bobines, mais il fut finalement réduit à sept, la version anglaise n'en comptant même que quatre.

---

13. Directeur général de Cosmopolitan Production, voir *The Silent Enemy*, p. 550.



En dépit du fait qu'il leur rapportait de l'argent, Schoedsack et Cooper détestaient ce « maudit demi-film ». Après avoir payé Carver, les avocats et les agents pour les conférences, il leur restait plusieurs milliers de dollars chacun. « Nous avons pourtant l'un des plus mauvais contrats de distribution de toute l'histoire du cinéma parce qu'aucun d'entre nous ne connaissait la différence entre toucher 25, 50 ou 75 pour cent de la distribution. Après avoir dirigé moi-même un studio pendant quelques temps je me suis demandé comment deux jeunes gens pouvaient avoir été aussi ignorants des questions financières, mais nous l'étions à cette époque. »

Un pasteur du sud de la Californie dénonça *Grass* comme une mystification. Il prétendait que tout avait été tourné dans les montagnes de San Bernardino à cent cinquante miles de Los Angeles. Et les étudiants de Princeton qui voulaient du sexe dans les films, élurent *Grass* plus mauvais film de l'année. Le gouvernement soviétique prit contact avec Paramount Pictures, dans l'espoir de convaincre Cooper et Schoedsack de réaliser un film du même genre pour eux, afin de dissuader les paysans des contrées reculées d'effectuer leur migration annuelle. Mais l'engagement de Cooper dans la guerre contre les bolcheviks ruina ce projet de propagande.

Schoedsack déclara : « J'ai toujours considéré que pour *Grass* nous avons laissé passer notre chance ». Néanmoins le film devint un classique du documentaire, aux yeux des historiens presque aussi important que *Nanouk*<sup>14</sup>.

(Trad. Alexa Gutowski).

---

14. Un remake de *Grass* fut tourné en 1956, avec Lowell Farrell comme réalisateur, Winton Hoch à la caméra, et Cooper comme producteur aux États-Unis. En 1971, Anthony Howarth tourna *Bakhtiari: a Persian Odyssey* (aussi connu sous le nom *People of the Wind*), avec Shusha Guppy.